

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

LA « MARSEILLAISE »

Allons, enfants de la Patrie !



BAS-RELIEF DE RUDE SUR L'ARC DE TRIOMPHE

La fête nationale a été célébrée, dans toute la France, avec le recueillement et la dignité qui conviennent aux circonstances actuelles. Les manifestations patriotiques qui se sont déroulées, tant à Paris que dans les départements, ont paru d'autant plus émouvantes qu'elles ont gardé partout un caractère de calme et de simplicité digne d'un peuple conscient de sa force et froidement

résolu à tous les sacrifices pour obtenir la victoire décisive.

Ce sentiment, traduit avec une admirable éloquence dans le discours du Président de la République dont nous avons publié le texte, s'est dégagé nettement de la cérémonie grandiose organisée pour le transfert aux Invalides des cendres de Rouget de Lisle.

La population parisienne ne s'est pas contentée de se porter en foule sur le passage du cortège. Durant toute la journée, elle continua de défilé devant le cercueil.

Les curieux, en longue file, stationnaient sur le trottoir avant de pénétrer à l'intérieur des grilles, par groupes de cinquante. Dans la cour d'honneur, ils passaient lentement au pied du parvis de la chapelle, respectueux et émus. Il y avait de tout dans cette foule d'un jour de fête : des bourgeois, des artisans, des ouvriers, des soldats, des femmes, des enfants. Tous, après avoir contemplé le sarcophage drapé de voiles tricolores, s'éloignaient en silence.

Il en fut de même toute la journée. Enfin, à cinq heures un quart, les grilles extérieures furent fermées. En présence du commandant des Invalides, de quelques officiers et de spectateurs civils demeurés dans la cour, le cercueil fut transporté dans le caveau des gouverneurs des Invalides. C'est là que reposent les cendres de Rouget de Lisle, en attendant le vote d'une loi édictant leur transfert au Panthéon.

Cette année, comme les précédentes, les pèlerinages traditionnels aux statues de Jeanne d'Arc, de Strasbourg — auxquelles on a ajouté celles de Lille — ont rempli la matinée du 14 juillet.

Ce sont d'abord les présidents du conseil municipal de Paris et du conseil général de la Seine, accompagnés par les membres des bureaux de ces deux assemblées qui déposent des gerbes de fleurs devant les statues de Strasbourg et de Lille.

Puis viennent les membres de la Ligue des patriotes dont le cortège, grossi par une foule immense, s'entasse devant le premier de ces monuments. Et, au milieu d'un silence impressionnant, M. Maurice Barrès s'écrit :

Pour la dernière fois, ligueurs qui saluons la mémoire de Paul Déroulède, nous venons ici honorer la ville de Strasbourg. L'an prochain, c'est à Strasbourg même, enfin libéré, que nous nous retrouverons, devant la statue du général Kléber ! Vive la France !

Simultanément des patriotes, évacués ou originaires de l'Aisne, se réunissaient au Palais-Royal pour déposer des fleurs sur la statue de leur compatriote Camille Desmoulins, tandis que les membres de l'Union républicaine démocratique célébraient aux Jardies, près Ville-d'Avray, la mémoire de Léon Gambetta.

Dans les départements.

A Bordeaux, le comité du monument de 1870-1871 a déposé une superbe palme au pied du monument, devant lequel les sociétés patriotiques ont défilé aux cris de : « Vive la France ! Vive la République ! » M. Olivier Bascou, préfet de la Gironde, a fait déposer des gerbes de fleurs sur chacune des tombes des soldats morts pour la patrie. Après la représentation de *Guittaume Tell* au théâtre de la Nature du Sud-Ouest, les hymnes des alliés ont été chantés au milieu d'un très grand enthousiasme.

A Tours, des sociétés patriotiques se sont rendues au cimetière de Lassalle, où elles ont déposé des fleurs et des couronnes sur les

tombes des soldats morts pour la patrie. Les autorités civiles et militaires assistaient à la cérémonie.

A Pau, la municipalité a organisé un cortège composé des autorités civiles et militaires, de délégations diverses et des élèves des écoles, qui sont allés porter des fleurs sur les tombes des soldats enterrés au cimetière de Pau.

A Toulon, plusieurs milliers de personnes, auxquelles s'étaient jointes des délégations des troupes de terre et de mer, ont défilé devant le monument des morts de 1870-1871. M. Michotet, maire, a prononcé un discours.

A Marseille, M. Schrameck, préfet des Bouches-du-Rhône, et le général Servière, commandant de la 15^e région, se sont rendus dans les diverses formations sanitaires, où des gâteaux et des rafraîchissements ont été servis à la France et la victoire de ses armées.

A Dijon, les adhérents à la ligue franco-italienne, accompagnés des survivants de la 4^e brigade de l'armée des Vosges, se sont rendus au monument de Garibaldi puis au cimetière de Pejaux, où ils ont déposé une couronne, ornée de rubans aux couleurs franco-italiennes, sur le monument élevé aux braves tombés en 1870-1871.

A Nice, la municipalité est allée au cimetière du Château, rendre hommage à la mémoire de Gambetta, et au cimetière du Caucade, visiter le cercueil des soldats morts pour la patrie. Puis, toutes les autorités civiles et militaires, suivies d'un cortège de plus de 200 personnes, sont allées d'poser des palmes et des couronnes, aux monuments de Massena, de Garibaldi et de Gambetta.

A Hare, partout, aux fenêtres, le drapeau français associait ses couleurs à celles du drapeau belge.

A Sainte-Adresse, la cérémonie quotidienne du drapeau a eu un éclat particulier. M. de Broquière, chef du cabinet belge, y assistait, ainsi que les officiers et les fonctionnaires des départements ministériels.

Tandis que le drapeau belge était hissé au mat, un grand drapeau français était déployé au balcon du ministère, aux acclamations répétées de : « Vive la France ! Vive la Belgique ! Vive le Roi ! »

En Indo-Chine, la fête nationale, limitée cette année à la revue des troupes en tenue de campagne, coïncidait avec la journée du 75. Elle a donné lieu, de la part des populations française et indigène, à de vives manifestations patriotiques.

Chez les Alliés.

A Londres, où tous les passants portaient les couleurs françaises, l'ambassadeur de France a reçu ce qui reste de la colonie française, tous ceux qui sont en état de porter les armes étant au front. M. Cambon, profondément ému, a prononcé un discours qui a provoqué à maintes reprises les applaudissements. Le lord-maire de Londres a envoyé à M. H. Mithouard, président du conseil municipal, un télégramme de sympathie.

A Rome, tous les Français présents dans la ville ont tenu à exprimer à l'ambassadeur de France, M. Barrère, leurs sentiments de gratitude pour la grande œuvre accomplie par lui dans la capitale italienne. M. Barrère a prononcé un éloquent discours.

A Nisch, le ministre de l'instruction publique a porté à la légation de France le premier exemplaire du volume relatif à la Journée serbe en France. En présentant le volume édité par son ordre, le ministre a dit au représentant de la France que cet ouvrage avait pour objet de faire connaître à tous les enfants de la Serbie ce que la jeunesse scolaire française avait fait pour leur patrie.

A Petrograd, l'église française a célébré un service solennel en présence de l'ambassadeur de France, des représentants diplomatiques des pays alliés, du ministre des affaires étrangères et de la colonie française.

L'ambassadeur de France a reçu, après la cérémonie, la colonie française.

A Moscou, un service a été célébré à l'église française, en présence du consul général de France et des consuls des pays alliés. Après le service, une quête a été faite au profit des blessés de la guerre.

Chez les neutres.

A Athènes, M. Deville, ministre de France, recevant la colonie française, a prononcé une vibrante allocution.

A Madrid, la colonie française s'est réunie à l'ambassade et a prié l'ambassadeur, M. Gefroy, de transmettre au Gouvernement de la

République française, l'expression chaleureuse de son attachement à la mère patrie, ainsi que les vœux qu'elle forme pour le succès final et définitif des armées françaises.

A Saint-Sébastien, de nombreuses personnalités espagnoles, qui ont continué de résider l'été dans cette ville, ont joint leurs témoignages de sympathie à ceux que la colonie française a présentés au consul de France.

A Lisbonne, le ministre de France, M. Daeschner, a reçu les membres de la colonie française.

A Bucarest, M. Diamandy, député, président de l'Amitié franco-roumaine, a adressé au président et au secrétaire général du comité des franco-roumains, à Paris, un télégramme dans lequel il exprime ses vœux pour la grandeur de la France et la victoire de ses armées.

A Montevideo, la célébration du 14 juillet a revêtu un caractère tout particulier, une loi, toute récente, venant de décider que la fête de l'Uruguay coïncidera désormais avec celle de la République française.

A Copenhague, M. Edmond Bapst, ministre de France, a reçu des centaines de télogrammes de sympathie de tous les points du Danemark. Un grand nombre de Danois ont envoyé au ministre des sœurs d'argent destinées aux orphelins de guerre français.

A Washington, l'ambassadeur de France et Mme Jusserand ont offert un dîner auquel assistaient les représentants des alliés, quelques amis américains et le personnel de l'ambassade. Un seul toast a été porté par l'ambassadeur : à la patrie !

Dans la plupart des villes des Etats-Unis, les colonies françaises, unies de cœur avec le pays et comme lui confiantes dans l'issue finale de la guerre, ont supprimé le caractère joyeux de la fête nationale pour réservé aux œuvres patriotiques les fonds habituellement consacrés aux réjouissances.

Dès débâches de Buenos-Aires et de Santiago du Chili signalent que les journaux saluent la France avec enthousiasme à l'occasion du 14 juillet ; la plupart expriment des vœux ardents pour la prochaine victoire de la France sur la barbarie allemande.

Dans la journée du 15, la lutte a continué à coups de bombes et de pétards dans la région de Marie-Thérèse. Nous avons repoussé deux attaques dirigées par l'ennemi contre nos positions de la Haute-Chevauchée et de Boureuilles.

Dans la nuit du 15 au 16, nos tirs de barrage ont interdit à l'ennemi toute nouvelle tentative d'attaque.

Entre Meuse et Moselle.

Sur les Hauts-de-Meuse, la lutte d'artillerie continue en forêt d'Apremont et dans le secteur de la tranchée de Calonne ; en particulier, nos positions du ravin de Sonvaux ont été bombardées dans la nuit du 15 au 16 juillet.

Au Bois d'Ailly, les combats à coups de grenades continuent.

Au nord de Flirey, la fusillade et la canonnade ont été très vives dans la nuit du 15 au 16 juillet.

Au bois Le Prêtre, dans la nuit du 12 au 13 juillet, l'ennemi a fait une tentative infructueuse contre nos positions.

Entre Fey-en-Haye et le bois Le Prêtre nous avons gagné du terrain par des combats à la grenade dans les bois. Dans la nuit du 14 au 15, l'ennemi a essayé de sortir de ses tranchées ; il a été immédiatement arrêté par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie.

En Lorraine.

Dans la nuit du 15 au 16 juillet, l'ennemi a attaqué sur un front de 3 kilomètres les positions qu'il avait perdues près de Leintrey ; après avoir pris pied dans un boqueteau, il a été chassé par une contre-attaque immédiate. Il a, en même temps, bombardé toute notre ligne depuis la forêt de Champenoux jusqu'à la Vezouze, en prenant quelques attaques partielles d'infanterie qui ont été partout repoussées. Dans la partie sud-est de la forêt de Parroy, les troupes d'assaut parvenues jusqu'à nos réseaux de fils de fer ont été dispersées par notre feu et ont laissé entre nos mains quelques prisonniers. Les pertes de l'ennemi paraissent sensibles.

Dans la nuit du 15 au 16 juillet, l'ennemi a tenté de sortir de ses tranchées près de Souchez ; il a été chaque fois repoussé. La nuit du 14 au 15 a été mouvementée. Au sud du château de Carleul nous nous sommes emparés d'une ligne de tranchées ; autour de Neuville-Saint-Vaast et du Labyrinthe, nos troupes ont livré de vifs combats à la grenade.

Dans la nuit du 15 au 16, l'ennemi a tenté de sortir de ses tranchées au sud du château de Carleul ; il a été immédiatement arrêté par nos feux d'infanterie et d'artillerie.

Notre aviation a poursuivi ses entreprises de bombardement. Dans la journée du 13, une escadrille de vingt avions a lancé 24 obus de 90 et 16 de 155 sur les bâtiments et les voies de la gare de Libercourt, bifurcation militaire entre Douai et Lille ; elle a réussi à opérer des destructions importantes. Les avions-canonnières qui accompagnaient l'escadrille ont bombardé un

train, qui a dû s'arrêter entre deux gares, et ont obligé un albatros à atterrir.

Dans les Vosges.

Sur le versant occidental, des actions d'artillerie ont eu lieu à la Fontenelle et à Wisembach.

Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

EPOPÉES

Le premier Grenadier de France

Le général Porro. — Le général comte Porro, sous-chef d'état-major des armées italiennes, a quitté Paris dimanche soir pour rejoindre le quartier général italien. Arrivé à Paris vendredi dernier, il était parti dès le lendemain pour le quartier général français.

Après s'être entendu avec le général Joffre, le général Porro alla visiter plusieurs secteurs de notre front. Chargé par le roi d'Italie d'une mission particulière auprès du roi des Belges, il fut reçu dans une ville de Belgique par le souverain. Le soir de ce jour, il dinait au quartier général belge. Il était le lendemain l'hôte du maréchal French. Revenu dans la soirée de lundi au quartier général français, il le quitta bientôt après pour rentrer à Paris, où il avait aussi une entrevue avec M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat pour les munitions.

« Seulement, le langage, même populaire, a ses besoins d'éuphonie ; et il arrive qu'une assomme comme la syllabe « oche » soit quelquefois un peu floue et ait besoin d'être fortifiée par l'adjonction d'une consonne. Par exemple, il existait sous le second Empire une jeune personne qui se faisait remarquer dans les bals publics par ses danses excentriques. Elle était rigole : c'était, si vous voulez, une rigoleuse, une rigolard. L'augmentatif « oche » se présentait de lui-même pour le radical « rigolo ». On aurait dû dire « rigolache » ; cela manquait de relief. Et le nom fameux de « rigolache » est né. De même, pour le radical du mot « Allemend » : « Alloche » était sans consistance. On a créé « Alboche », condensé depuis en « Boche ». C'est un effet du génie des langues, de la puissance verbale du peuple.

Sur le réseau belge. — Nous avons signalé récemment la conduite patriotique des cheminots belges. M. Segers, ministre des chemins de fer belges, a fait, à ce sujet, des déclarations intéressantes au *Courrier de l'Armée*, qui est, comme on sait, le bulletin des troupes de l'Union, a proposé de voter la résolution suivante :

« Je demande au Parlement de vouloir bien faire l'interprète de l'empire entier en exprimant son témoignage d'admiration et de gratitude d'abord à l'égard de l'illustre général, qui est en même temps le premier ministre de l'Union et qui a rendu des services inappréciables à l'empire dont il est un des fils les plus chéris et les plus honorés, ensuite à ses intrépides soldats, qu'ils soient Boers ou Anglais de naissance, qui ont combattu côté à côté comme des frères pour la cause qui nous est également chère, l'extension des libertés et l'humanité. »

La résolution a été votée au milieu d'acclamations enthousiastes.

Le gouvernement anglais a décidé que le territoire connu sous le nom de Sud-ouest africain et qui a rendu des services inappréciables à l'empire dont il est un des fils les plus chérissés et les plus honorés, ensuite à ses intrépides soldats, qu'ils soient Boers ou Anglais de naissance, qui ont combattu côté à côté comme des frères pour la cause qui nous est également chère, l'extension des libertés et l'humanité. »

Mais les agents belges ont compris que ce serait un crime de conduire sur le front les soldats et les canons de l'ennemi, et fait intérêt à eux.

Le gouvernement anglais a décidé que le territoire connu sous le nom de Sud-ouest africain et qui a rendu des services inappréciables à l'empire dont il est un des fils les plus chérissés et les plus honorés, ensuite à ses intrépides soldats, qu'ils soient Boers ou Anglais de naissance, qui ont combattu côté à côté comme des frères pour la cause qui nous est également chère, l'extension des libertés et l'humanité. »

Le général Porro a été nommé à la tête de l'armée de l'Est, et il a été nommé à la tête de l'armée de l'Ouest.

De Strasbourg à Marseille. — Le *Chant de guerre de l'armée du Rhin* devrait s'appeler la *Lyonnaise* et non la *Marseillaise*, si l'honneur de lui donner un nom était réellement revenu aux soldats qui les premiers l'ont chanté en 1792.

Le général Porro a été nommé à la tête de l'armée de l'Est, et il a été nommé à la tête de l'armée de l'Ouest.

De Strasbourg à Marseille. — Le *Chant de guerre de l'armée du Rhin* devrait s'appeler la *Lyonnaise* et non la *Marseillaise*, si l'honneur de lui donner un nom était réellement revenu aux soldats qui les premiers l'ont chanté en 1792.

Le général Porro a été nommé à la tête de l'armée de l'Est, et il a été nommé à la tête de l'armée de l'Ouest.

De Strasbourg à Marseille. — Le *Chant de guerre de l'armée du Rhin* devrait s'appeler la *Lyonnaise* et non la *Marseillaise*, si l'honneur de lui donner un nom était réellement revenu aux soldats qui les premiers l'ont chanté en 1792.

Le général Porro a été nommé à la tête de l'armée de l'Est, et il a été nommé à la tête de l'armée de l'Ouest.

De Strasbourg à Marseille. — Le *Chant de guerre de l'armée du Rhin* devrait s'appeler la *Lyonnaise* et non la *Marseillaise*, si l'honneur de lui donner un nom était réellement revenu aux soldats qui les premiers l'ont chanté en 1792.

Le général Porro a été nommé à la tête de l'armée de l'Est, et il a été nommé à la tête de l'armée de l'Ouest.

De Strasbourg à Marseille. — Le *Chant de guerre de l'armée du Rhin* devrait s'appeler la *Lyonnaise* et non la *Marseillaise*, si l'honneur de lui donner un nom était réellement revenu aux soldats qui les premiers l'ont chanté en 1792.

Le général Porro a été nommé à la tête de l'armée de l'Est, et il a été nommé à la tête de l'armée de l'Ouest.

De Strasbourg à Marseille. — Le *Chant de guerre de l'armée du Rhin* devrait s'appeler la *Lyonnaise* et non la *Marseillaise*, si l'honneur de lui donner un nom était réellement revenu aux soldats qui les premiers l'ont chanté en 1792.

Le général Porro a été nommé à la tête de l'armée de l'Est, et il a été nommé à la tête de l'armée de l'Ouest.

De Strasbourg à Marseille. — Le *Chant de guerre de l'armée du Rhin* devrait s'appeler la *Lyonnaise* et non la *Marseillaise*, si l'honneur de lui donner un nom était réellement revenu aux soldats qui les premiers l'ont chanté en 1792.

Le général Porro a été nommé à la tête de l'armée de l'Est, et il a été nommé à la tête de l'armée de l'Ouest.

De Strasbourg à Marseille. — Le *Chant de guerre de l'armée du Rhin* devrait s'appeler la *Lyonnaise* et non la *Marseillaise*, si l'honneur de lui donner un nom était réellement revenu aux soldats qui les premiers l'ont chanté en 1792.

Le général Porro a été nommé à la tête de l'armée de l'Est, et il a été nommé à la tête de l'armée de l'Ouest.

De Strasbourg à Marseille. — Le *Chant de guerre de l'armée du Rhin* devrait s'appeler la *Lyonnaise* et non la *Marseillaise*, si l'honneur de lui donner un nom était réellement revenu aux soldats qui les premiers l'ont chanté en 1792.

Le général Porro a été nommé à la tête de l'armée de l'Est, et il a été nommé à la tête de l'armée de l'Ouest.

De Strasbourg à Marseille. — Le *Chant de guerre de l'armée du Rhin*

famille, et il trouvait encore dans son superflu de quoi soulager quelques indigents de son voisinage.

Informé que le dernier fils de son ami Le Brigand allait être enlevé par la conscription, il demanda comme une faveur d'être admis à le remplacer comme soldat. Il rejoignit l'armée en Suisse, combattit à Zurich, et après la victoire, sauva la vie à des soldats russes qui, cernés, refusaient de se rendre.

Après la révolution du Dix-huit Brumaire, il fut élu par le Sénat membre du Corps législatif. Il refusa d'y siéger, disant :

— Je ne sais pas faire les lois, je ne sais que les défendre : mon poste est aux armées.

Le premier Consul lui décerna, sur le rapport de Carnot, alors ministre de la guerre, un sabre d'honneur, avec le titre de premier grenadier de France. Il accepta le sabre ; mais il se défendit de recevoir un titre qui pouvait blesser la délicatesse de ses camarades.

La guerre allait recommencer en Allemagne ; il fit ses dispositions pour rejoindre l'armée, rédigea son testament, distribua ses meubles entre ses amis, et légua ses livres avec ses manuscrits, à M. Johanneau. A son arrivée au quartier général, il choisit son rang dans les grenadiers de la 46^e demi-brigade.

Six jours après, il fut tué d'un coup de lance, en avant d'Über-Huzen, le 27 juin 1800. Il fut enseveli sur le champ de bataille, dans les branches de laurier et de chêne.

Le cœur de La Tour d'Auvergne fut enfermé dans une boîte d'argent, recouverte de velours noir, et confié à la compagnie qu'il avait adoptée. Son nom resta sur le contrôle, et dans tous les appels, le plus brave grenadier répondait : « Mort au champ d'honneur. »

L'épée qu'il avait reçue pour prix de sa valeur fut placée à l'église des Invalides, et un arrêté des conseils décida qu'un monument lui serait élevé dans la ville de Brest.

J.-J. WEISS.

LES POILUS

Un poilu ? C'est un tas de glaise et de grésil, Agrémenté d'un sac, agravé d'un fusil, Ça vous a constamment la bouffarde à la gueule, C'est venu comme un ours et... ça n'est pas bégueule. Mais c'est si délicat, ce pithéanthropus, Que ça se fait conduire au bal en autobus !... Est-ce un grognard ? — Non pas. — Alors, un [à Marie-Louise] ?

Mieux : c'est l'un et l'autre dans la même chemise. C'est aussi bien Bara que Lanne ou Masséna ; C'est l'archer de Bouvine et le dragon d'léna. C'est un monde, une époque, un symbole, une [aurore],

Un rayon prodigieux, un astre, un météore, Un beau rêve enchaîné dans le cuir et du fer. C'est parfois un sourire et parfois un enfer ; C'est toujours un héros trop souvent anonyme. C'est du vieux grenadier le vivant synonyme, D'Artagnan dans Brutus, Kléber dans Cyrano. Un poilu ? C'est une âme avec un numéro... Ça mangeait ne sait quand, ça vit comme un termite, C'est fier comme un vidame et pur comme un [termite] ;

C'est informe, innomable et c'est couvert de [poux] !... C'est votre fiancé, Madame !... ou votre époux

P. G.
Payeur adjoint aux armées.

Le Général Joffre en Alsace

Le général Joffre a visité mercredi la zone des armées d'Alsace. Il a passé différentes revues et décoré plusieurs officiers et soldats.

En Alsace, le généralissime a reçu un chaleureux accueil et, dans toutes les communes redevenues françaises, d'énormes gerbes de fleurs lui ont été remises à son passage.

Le général Joffre est reparti de Belfort dans la soirée pour rentrer à son quartier général.

GIROUETTES

Un gendarme allemand, traversant un village d'Alsace, un de ces jolis villages d'Alsace dont le vieux clocher, avec son nid de cigognes, se dresse au milieu des vignes ou des houblonières, lève le nez en l'air et consulte la giroquette, qui virevolte, en grincant, sur un admirable toit de tuiles brunes toutes patinées par les années. Il lit machinalement les lettres de la giroquette : N, Norden ; S, Süden ; O, Osten... Cela va bien... c'est de l'allemand... mais E... signifie Est... et Est, c'est du français, c'est la langue des ennemis !

— Donnerwetter ! (Mille tonnerres !) s'écrie le gendarme, ce qui est un juron tout indiqué, quand il s'agit du ciel et du vent.

Et herr gendarme, ce lourdaud, commence aussitôt son enquête. Il faut aller vite. Il y a plusieurs girolettes dans le village, et elles parlent toutes français ! Peut-être entendent-elles des communications aux girolettes des autres villages, jusqu'à la frontière voisine... On ne sait jamais !

— C'est encore heureux que je sois là ! se dit le zélé gendarme, et il fait un énergique rapport à ses chefs, après avoir commencé par emprisonner les prévenus, c'est-à-dire les propriétaires des maisons à girolettes françaises.

N'allez pas croire que l'affaire s'est arrêtée là. Le rapport du gendarme a été lu et approuvé en haut lieu, et toutes les girolettes d'Alsace viennent d'être germanisées en bloc par les autorités militaires du pays : ce seront désormais de bonnes girolettes allemandes, qui porteront à la place de leur E séditieux, un O fidèle, pour signifier Osten (Est), et au lieu de leur O français, un W authentiquement teuton, qui est à la fois l'initial de Western (Ouest) et de Wilhelm, le cher empereur Guillaume...

Les coqs des clochers alsaciens n'ont qu'à bien se tenir. On les sait bons gaulois et ils pourraient bien être condamnés à leur tour. Il suffit d'un gendarme qui les observe de travers. Mais les Alsaciens ne s'inquiéteront pas pour si peu. Ce ne sont pas des girolettes, eux. Ils ne tournent pas à tous les vents, et voilà longtemps qu'ils regardent vers l'Ouest, d'où leur viendra le salut. C. F.

Les Armées alliées

FRONT RUSSE

Les Allemands ayant reçu des renforts dans le nord de la région Riga-Chavli, ont commencé, le 14 juillet, à s'avancer de Hasenpot sur Goldingen et le secteur Schrunden-Popeliany.

La cavalerie et les avant-gardes russes retiennent l'ennemi sur les passages des rivières Windawa et Wenta et sur d'autres positions favorables.

Dans la région au-delà du Niemen, l'ennemi, dans la nuit du 13 au 14 juillet, s'est livré de façon soutenue à un feu d'artillerie et de mousqueterie sur un vaste front, mais il n'a pris l'offensive qu'avec des petits détachements d'infanterie qui ont été repoussés partout.

Le 12 juillet, l'ennemi a passé la Nareff et le lendemain en a occupé la rive.

Dans la région de Lomja, l'ennemi, dans la soirée du 12 juillet et le lendemain, s'est borné à un violent feu d'artillerie.

Des forces ennemis importantes se sont avancées entre les rivières Orjitz et Lydynia.

Sans engager sur ce point un combat définitif, les troupes russes se sont retirées sur leur secteur de positions. Sur ce nouveau front, elles ont repoussé plusieurs attaques, le 14 juillet.

Sur la rive gauche de la Vistule, sur le Bug et sur la Zlota-Lipa, on ne signale aucun changement.

Le 13 juillet au soir, les troupes austro-allemandes ont pris l'offensive dans le secteur

Nesvika-Okna. L'ennemi a attaqué les têtes de ponts de la rive droite et passé le Dniester, dans la région d'Ival-Jolava.

L'artillerie russe le 14 juillet, a, en plusieurs points, bombardé l'ennemi avec succès pendant qu'il passait la rivière et l'a obligé, en plusieurs endroits, à renoncer au passage. Le combat continue.

L'armée russe, qui a livré la bataille au sud de Lublin, a fait prisonniers, du 4 au 11 juillet, 290 officiers et 22,000 soldats.

FRONT ITALIEN

Dans le Haut-Cadore, où l'offensive italienne se développe avec méthode, le tir de destruction continue avec des résultats efficaces contre les ouvrages ennemis de Platzeise et de Landro.

Une batterie de Rankofel, à l'est de Landro, a été partiellement démontée.

Des reconnaissances d'infanterie poussées jusqu'au mont Seikoff, et jusqu'à la crête de Burgstall, à la tête du vallon de Sexten, y ont eu des rencontres avec l'ennemi, dont le résultat a été favorable pour les Italiens.

Dans la région de Falzarego, un détachement d'infanterie ayant escaladé les pentes d'un ravin considérées comme inaccessibles, a réussi à occuper par surprise le sommet de Falzarego.

Dans la nuit du 13 au 14 juillet, ce détachement a été contre-attaqué par les Autrichiens qui ont été repoussés et qui ont subi de graves pertes.

LETTRE A OTTO

Cette curieuse missive a été saisie sur un officier allemand fait prisonnier. Elle émane d'un professeur de Berlin et traduit très exactement la pensée actuelle des intellectuels boches. A ce titre, nos poilus la liront avec intérêt.

Mon cher Otto,

Je comprends tes impressions. Dans une large mesure, je les partage. Cette guerre est longue, atroce, inhumaine. Ta lassitude, celle de tes hommes ne me surprend pas ; chez nous autres de l'arrière, je t'assure qu'elle est parfois pire. Malgré la consommation quotidienne que nous faisons des Russes, il est des moments où l'optimisme chancelle chez les plus robustes. Quand, l'autre jour, nous avons appris que la trahison italienne était consommée, la pauvre Berthe a eu un véritable accès de désespoir. Il est vrai que son Karl l'avait quittée la veille, pour la première fois de sa vie revêtue de l'habit militaire ; tu sais que, malgré son asthme et ses quarante-six ans, il a été versé dans l'armée active et vraisemblablement fera campagne dans six semaines. Nos réserves d'hommes commencent, hélas, à être terriblement entamées ; néanmoins, le moral de la nation continue à être solide. Les communiqués ont assez de pâture à lui donner chaque jour du côté russe et en exploits de sous-marins. On se serre le ventre avec philosophie, et on compte dur comme fer sur la victoire pour demain.

Chez nous autres intellectuels, la confiance est peut-être moins assurée, mais je tiens à calmer tes inquiétudes et à t'affirmer que, tout compte fait, elle subsiste. Naturellement, on ne croit plus à l'écrasement de l'ennemi, tel que le rêvent les nationaux libéraux et autres frénétiques. Mais, très fermement, je pense que, avec encore un peu de courage et un peu de cette finesse diplomatique qui, quelquefois, nous a fait défaut, nous pouvons attendre cette paix honorable, cette paix blanche qui laissera à l'Allemagne la gloire formidable d'avoir tenu en échec le monde entier, consolidera son prestige en Europe, et lui permettra, dans vingt ans, ayant réparé ses brèches, d'y établir son négoce. Sur quoi j'assieds cette conviction ? D'abord, sur notre patriotisme, sur notre sens de discipline, sur notre génie d'organisation, et puis — et avant tout — sur l'incapacité d'organisation de nos adversaires.

Ah, certes, s'ils unissent leurs ressources à nos qualités d'initiative et de méthode, nous serions perdus. A l'idée de ce que nous ferions à la place des Anglais et des Français, à l'idée de ce qui nous menacerait s'ils avaient utilisé les forces des Alliés, comme nous sommes arrivés à soutenir celles des Autrichiens et des Turcs, j'ai frissonné. Nous aurions les reins cassés comme les rats de Mister Winston Churchill.

Mais les gouvernements des Alliés ne parlent pas mal — quelquefois mieux que le nôtre — ; ils agissent moins. Si tu veux avoir mon pronostic, le voici :

Du côté russe, nous continuerons à entasser des victoires qui ne nous mèneront pas à Pétersbourg. Mais les cosaques sont désormais assez loin de Berlin pour qu'à la longue ils se laissent persuader de renoncer à y entrer.

Du côté italien, quand nous leur aurons suffisamment tiré les oreilles, nos ex-alliés seront très contents d'empêcher un petit morceau du Trentin. (Cette bonne Autriche, tout en grognant, finira bien par le lui lâcher).

Le véritable danger n'a jamais été pour nous et ne sera jamais pour nous que l'Occident.

Tenons encore quelques semaines, quelques mois au maximum. Quand se décidera la menace d'une campagne d'hiver, la France renâclera. A ce moment, un morceau de pain et quelques bonnes paroles, on sera amis. Et, dans vingt ans, c'est elle qui, bon gré mal gré, nous aidera à éliminer définitivement la Russie de l'Europe et l'Angleterre de l'empire des mers. Voilà mes prophéties. Je suis tout prêt à confesser, d'ailleurs, que je ne suis pas infallible. Et je reconnaîs de bonne grâce que si John Bull et Jacques Bonhomme étaient capables de l'effort allemand, nous serions fous. Mais ils ne sont pas. Donc, bon courage. Tenez dur... jusqu'au bout.... — « Deutschland über alles »....

Chansons militaires.

BLOC-NOTES

C'EST LA GLOIRE...

Air connu.

Nous étions une escouade
De poilus, tous bons potcaux ;
L'capitaine — un camarade ! —
Nous disait : Mes vieux costauds,
Oh !
C'est la gloire', la gloir', la gloire,
C'est la gloire qu'il nous faut !
Oh ! oh ! oh ! oh !

Faut aimer sa baïonnette
Et mépriser leurs prunelles,
Y a-t-il qu'eu' chos' de plus chouette
Que d'charger sur les Pruscos ?
Oh !
C'est la gloir', etc., etc.

L'clairon promettait la goutte :
« Y a la goutte à boir' là-haut ! »
L'soixant'-quinze ouvrait la route...
Bon Dieu, quel chic artiflot !
Oh !

C'est la gloir', etc., etc.

On chantait la Marseillaise
Comme on savait, juste ou faux,
Mais un' fois dans la fournaise,
On f'sait du sacré boulot !
Oh !

C'est la gloir', etc., etc.

Les poilus savent y faire
Pour leurs foyers et l'drapeau ;
Ca s'ra la dernière guerre,
Mais avant d'lâcher l'flingot,
Oh !

C'est la gloir', la gloir', la gloire
Et l'Alsace qu'il nous faut !
Oh ! oh ! oh ! oh !

LOUIS ALBIN
(du 3^e zouaves, 1870.)

AUX DARDANELLES

Les 12 et 13 juillet, le corps expéditionnaire d'Orient et la droite des troupes britanniques ont attaqué les positions turques et emporté plusieurs lignes d'ouvrages.

Une première ligne a été enlevée sur tout ce front dans la matinée du 12 et une seconde à la chute du jour, par une charge magnifique des zouaves et des légionnaires.

Le lendemain, nouveaux progrès sur plusieurs points et occupation de la basse vallée du Kérevés. Nous avons fait plus de 200 prisonniers et nos alliés 150.

Les pertes de l'ennemi, surpris fréquemment en formations denses par l'artillerie, sont extrêmement lourdes.

La marine a coopéré efficacement aux opérations en tirant sur Achi-Baba et sur la côte d'Asie.

NOUVELLES MILITAIRES

Drapeaux décorés de la Croix de guerre. — Le ministre de la guerre vient de décider que dans tout corps cité à l'ordre de l'armée, une Croix de guerre correspondant à cette citation sera attachée à la hampe du drapeau.

Les permissions. — On a fait courir le bruit que les permissions étaient refusées aux hommes servant dans les places. Ce bruit ne repose sur aucun fondement ; les garnisons des places sont traitées exactement sur le même pied que les armées.

CALIGULA

XIII. ... Pendant la nuit, il invitait la lune, lorsqu'elle était dans son plein, à venir coucher avec lui ; et dans le jour, il s'entretenait avec Jupiter, tantôt lui parlant à l'oreille et feignant d'écouter ses réponses, tantôt levant la voix et même le querellant, car on l'entendit une fois lui dire avec menace : « Je te renverrai en Grèce, d'où je t'ai fait venir ».

Mais bientôt, s'étant laissé apaiser, comme il le disait, et invité par Jupiter à venir loger chez lui, il fit faire une galerie de communication par-dessus le temple d'Auguste, du mont Palatin jusqu'au Capitole, et, ensuite, pour être encore plus voisin, il fit jeter les fondements d'un nouveau palais dans la place même du Capitole...

— Mais bientôt, s'étant laissé apaiser, comme il le disait, et invité par Jupiter à venir loger chez lui, il fit faire une galerie de communication par-dessus le temple d'Auguste, du mont Palatin jusqu'au Capitole, et, ensuite, pour être encore plus voisin, il fit jeter les fondements d'un nouveau palais dans la place même du Capitole...

SUETONE.

Losange.

Se trouve dans le thé.
Ce que les poilus voudraient

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Maitre ouvrier BERNIERE, 1^{er} génie : un pionnier ennemi ayant débouché dans une de nos têtes de sape, a obstrué immédiatement l'ouverture à l'aide de sacs de terre et contribué au chargement et au bourrage de la mine dans des conditions très périlleuses.

avec une très grande activité qui nous a permis de devancer l'ennemi. Mortellement blessé à la suite de cette opération.

Sapeur-mineur BERTRAND, 1^{er} génie : a procédé au déchargement et au chargement d'un fourneau de mine, à proximité d'une mine allemande que l'on savait chargée et qui a joué quelques heures plus tard. S'est acquitté de cette mission dangereuse avec le plus grand sang-froid et la plus grande habileté.

Soldat GÉRAERT, 76^e d'infanterie : tué après avoir contribué à organiser et défendre un barrage.

Capitaine REBOUILLAT, 171^e d'infanterie : a brillamment conduit sa compagnie à l'attaque. A donné à tous ses subordonnés le plus bel exemple d'énergie, de courage et de mépris du danger. A maintenu sa compagnie sous le feu pendant 48 heures au contact de l'ennemi et s'est retranché sur place.

Capitaine BOCH, 171^e d'infanterie : chargé de prononcer une attaque, a été tué à la tête de sa compagnie qu'il venait de porter jusqu'aux fils de fer ennemis au moment où, avec courage et sang-froid, il donnait des ordres.

Sous-lieutenant MARCILLET, 171^e d'infanterie : sous un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses a enlevé sa section jusqu'aux fils de fer ennemis et l'y a maintenue en tentant de faire breche dans le réseau.

Sous-lieutenant MEYER, 171^e d'infanterie : a enlevé sa section avec entrain à l'assaut des lignes ennemis, en donnant à tous ses hommes un magnifique exemple de calme, d'énergie et de courage. Est tombé mortellement frappé.

Sous-lieutenant LARÈRE, 171^e d'infanterie : a enlevé sa section avec un courage et un entraînement remarquables. Est tombé mortellement frappé au moment où il atteignait les réseaux de fil de fer ennemis. Venu à la mobilisation comme caporal, a gagné ses différents grades au feu.

Sous-lieutenant PIGUET, 171^e d'infanterie : officier d'un courage à toute épreuve. Blessé très grièvement à la tête de sa section au combat du 22 mars.

Médecin-adjoint VERMELIN, 171^e d'infanterie : à l'attaque du 22 mars a assuré lui-même sous le feu le relèvement, le traitement et l'évacuation des blessés.

Caporal GIRAUX, 171^e d'infanterie : ayant vu tomber son lieutenant atteint d'une balle, a fait parallèlement à la ligne de feu 50 mètres pour aller lui porter secours. Est tombé mortellement frappé au moment où il l'atteignait.

Soldat ENGELVON, 171^e d'infanterie : a ramené sous un feu violent le corps de son capitaine, est revenu immédiatement sur la ligne de feu et a assuré ensuite sous un feu très violent la liaison avec la compagnie voisine.

Capitaine BISOT, 358^e d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la campagne des plus belles qualités d'énergie, de bravoure et d'entrain. A été blessé mortellement au moment où il rendait compte de sa mission.

Soldat MERLE, 222^e d'infanterie : le 26 mars, sous un feu violent d'infanterie, n'a pas hésité à porter un ordre au chef d'une reconnaissance, signalant un mouvement enveloppant de l'ennemi. A été mortellement frappé au moment où il rendait compte de sa mission.

Capitaine ROUBERTIE, 230^e d'infanterie : a fait preuve des plus grandes qualités militaires et du plus grand mépris du danger en se portant continuellement sous le feu de l'ennemi d'une section de sa compagnie à l'autre pour aller communiquer son entrain et dans le plus grand ordre occuper la position de repli et a contribué puissamment à enrayer le mouvement ennemi. Quelques jours après, a déployé les mêmes qualités

lors d'une attaque de nuit tentée par les Allemands, attaque qu'il a largement contribué à arrêter.

Sous-lieutenant ROCCA, 358^e d'infanterie : au cours d'un combat où son capitaine venait d'être tué et son sous-lieutenant grièvement blessé, a pris le commandement de la compagnie, et sous un feu violent a maintenu l'ordre le plus parfait. A fait preuve de belles qualités militaires.

Adjudant-chef JENATTON, 358^e d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la campagne des plus belles qualités militaires.

Ayant lors du combat du 27 février entraîné sa section sous un feu violent d'infanterie ennemie, a été tué au moment où il se portait en avant au secours de son capitaine qui venait de tomber non loin de lui grièvement blessé.

Sergent fourrier BERNI, 358^e d'infanterie : s'est porté au secours de son capitaine grièvement blessé et, sous une grêle de balles, par une patiente utilisation du terrain a réussi à le ramener à l'abri. A continué ensuite son service d'agent de liaison, s'offrant avec un superbe courage à remplir les missions les plus périlleuses.

Soldat MAYENSON, 358^e d'infanterie : étant en liaison auprès du chef de bataillon au combat du 2 mars, a fait preuve du plus grand courage et d'un mépris absolu de la mort en allant sous un feu d'une intensité violente, transmettre les ordres du chef de bataillon. S'est offert spontanément, alors que les mitrailleuses allaient manquer de cartouches pour les ravitailler en munitions et a fait plusieurs fois le trajet de l'arrière à la ligne de feu en rapportant des masses de munitions.

Soldat AUTRAN, 358^e d'infanterie : a eu toujours, depuis le début de la campagne, une attitude des plus brillantes. S'est particulièrement distingué au combat du 8 mars en aidant, sous le feu, à ramener en arrière son capitaine grièvement blessé. Quelques instants plus tard, revenu sur la chaîne, s'est porté au secours de son lieutenant, gravement atteint à son tour, et a aidé à l'ramener à l'abri.

Soldat ROCHE, brancardier au 358^e d'infanterie : lors du combat du 2 mars, est allé avec un de ses camarades, sous une vive fusillade, ramener sur la ligne de feu un chasseur blessé ; son camarade ayant été blessé à son tour, l'a d'abord ramené au poste de refuge, puis est retourné sur la ligne de feu chercher le chasseur blessé.

Soldat GUILLOT, brancardier au 358^e d'infanterie : a fait preuve du plus beau courage au combat du 8 mars en allant à maintes reprises rechercher les blessés sous le feu le plus violent avec un admirable mépris du danger ; a été mortellement atteint dans l'exercice de ses fonctions.

Soldat ENGELVON, 171^e d'infanterie : a ramené sous un feu violent le corps de son capitaine, est revenu immédiatement sur la ligne de feu et a assuré ensuite sous un feu très violent la liaison avec la compagnie voisine.

Capitaine CLARET-DE FLEURIEU, 358^e d'infanterie : chef d'une section de mitrailleuses, a, au cours d'une violente contre-attaque prononcée par l'ennemi au combat du 2 mars, fait preuve d'un brillant courage et d'un grand sang-froid en restant sur la ligne de feu avec ses pièces jusqu'au dernier moment ; est allé ensuite sous une grêle de balles et dans le plus grand ordre occuper la position de repli et a contribué puissamment à enrayer le mouvement ennemi. Quelques jours après, a déployé les mêmes qualités

d'un blockhaus ennemi pendant onze heures consécutives.

Lieutenant GEBS, 230^e d'infanterie : a montré le plus grand courage en entraînant sa section à trois reprises différentes à l'attaque d'une tranchée ; s'est maintenu toute la journée au contact immédiat de l'ennemi.

Adjudant DUCRET, 230^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut sous un feu violent ; l'a maintenue en position toute la journée.

Sergent COLLOMB, 230^e d'infanterie : chef de patrouille, sous le feu, avec un sang-froid et un calme admirables, a jalonné une position pour la section qui venait derrière lui ; est tombé mortellement blessé.

Sergent HUARD, 230^e d'infanterie : s'est fait remarquer par l'audace dont il a fait preuve en entraînant ses hommes à travers un bois occupé par l'ennemi ; est resté sur le terrain.

Sergent CAVORET, 230^e d'infanterie : s'est engagé à plusieurs reprises et sous un feu violent dans un réseau de fils de fer pour détruire.

Soldat CHEDAL, 230^e d'infanterie : blessé pendant qu'il coupait les fils d'un réseau, a continué avec le plus grand sang-froid pendant toute la journée.

Soldat CHAPUIS, 230^e d'infanterie : portant sous le feu de l'ennemi un camarade tué, a été blessé grièvement.

Soldats CAVALIER et JACQUIER, 230^e d'infanterie : se sont avancés à deux reprises jusqu'à un réseau de fils de fer pour ramener un camarade tombé et ont réussi à reprendre son arme.

Sergent DISTANTI, 247^e d'infanterie : a montré, depuis le début de la campagne, les plus belles qualités militaires.

Sous-lieutenant ROUAUD, 65^e d'infanterie : quoique marié et père de famille, s'est offert, depuis le commencement de la campagne, pour toutes les missions périlleuses, a trouvé une mort glorieuse à quelques mètres des tranchées allemandes, en essayant de surprendre un poste d'écoute ennemi.

Sergent ROUAUD, 65^e d'infanterie : quoique marié et père de famille, s'est offert, depuis le commencement de la campagne, pour toutes les missions périlleuses, a trouvé une mort glorieuse à quelques mètres des tranchées allemandes, en essayant de surprendre un poste d'écoute ennemi.

Sergent ROUAUD, 65^e d'infanterie : quoique marié et père de famille, s'est offert, depuis le commencement de la campagne, pour toutes les missions périlleuses, a trouvé une mort glorieuse à quelques mètres des tranchées allemandes, en essayant de surprendre un poste d'écoute ennemi.

Sous-lieutenant BONNET, 4^e génie : officier mariné de zèle, de hardiesse et d'entrain. A montré depuis le début de la campagne, les plus belles qualités militaires.

Sous-lieutenant ROUAUD, 65^e d'infanterie : a fait preuve d'un courage et d'une fermeté de caractère exceptionnels. Ayant été enlevé, au cours d'un bombardement, sous les terres bouleversées de sa tranchée, en a été retiré dans un état pitoyable, avec fractures multiples des deux jambes et du bras droit et plaies nombreuses de la face, du cuir chevelu et du bras gauche. A son chef de bataillon, qui s'inquiétait de ses blessures, a répondu avec une patte de volontaire à proximité d'une ligne occupée par l'ennemi. A retrouvé le soldat blessé et l'a fait heureusement transporter malgré des difficultés considérables.

Sous-lieutenant ANTOINE, 310^e d'infanterie : s'est distingué depuis le début de la campagne par son énergie, sa bravoure et sa belle attitude au feu, notamment le 14 octobre où il a organisé avec le plus grand calme la défense d'un point d'appui sous une pluie de balles.

Soldat DONAZ, 30^e d'infanterie : engagé pour la durée de la guerre, à cinquante et un ans, a donné de nombreuses preuves d'énergie et de courage notamment en restant à son poste de combat bien que contusionné par l'explosion d'une mine. A été tué quelques jours après, par une nouvelle explosion de mine.

Soldat ROBY, 354^e d'infanterie : étant en patrouille le 10 mars, s'est porté sous le feu de l'ennemi au secours d'un de ses camarades mortellement blessé et l'a rapporté à lui seul dans les tranchées allemandes, fort malgré les souffrances atroces qu'il endurait. Est mort presque aussitôt après.

Soldat MONDAIN, 93^e d'infanterie : au cours d'un mouvement de repli, est resté en arrière sous le feu, pour accompagner son lieutenant, qui, blessé, marchait péniblement, et panser sa blessure. Atteint lui-même à l'épaule, a fait preuve du plus grand dévouement et d'audace.

Soldat JOURDAN, 93^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué le 8 septembre, dans les trois assauts successifs où donna sa section contre un ennemi de beaucoup supérieur en nombre. Percé de neuf coups de baïonnette, est tombé inanimé au cours du combat. Prisonnier des Allemands pendant cinq jours, a été délivré lors de la reprise de l'offensive. Est revenu sur le front à peine remis de ses blessures et malgré une ankylose partielle du bras gauche.

Soldat MARCHAND, 93^e d'infanterie : placé en observation par son chef de bataillon, le 22 janvier, a fait preuve d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables, en restant à son poste, malgré plusieurs salves d'artillerie ennemis dirigées sur ce poste, où il a été tué.

Soldat DORON, 22^e d'infanterie coloniale : jeune soldat. Au combat du 28 février, a combattu toute une journée et toute une nuit, avec le plus grand courage, résistant à des ennemis qui s'avancent parfois à quelques mètres de lui dans le boyau qu'il gardait.

Soldat DELAPORT, 18^e territorial d'infanterie : le 5 janvier, ayant un bras et un mollet arrachés et plusieurs autres graves blessures, compliquées de fractures, a fait preuve d'un courage digne d'éloges. A son capitaine et à ses camarades qui lui adressaient quelques paroles de réconfort, a répondu : « Vive la France ! ne vous découragez pas, nous saurons les vaincre, » et : « Ne craignez rien, je saurai mourir en bon Français. » N'a pas survécu ses blessures.

Sous-lieutenant de réserve VERDURAND et **VIGOUROUX** : et sous-lieutenant de réserve **HERVET**, observateurs en aérodrome : par des vols presque quotidiens au-dessus des lignes ennemis ont rendu les plus grands services en observant le réglage de nombreux tirs d'artillerie. Fréquemment encadrés par les éclatements de projectiles qui ont atteint parfois leurs avions, ont toujours rempli leurs missions jusqu'au bout, donnant toujours de dévouement et de courage.

Sous-lieutenant de réserve CONTE, 137^e d'infanterie : est resté en première ligne pendant trois nuits et trois jours (12-14 septembre), maintenant sa compagnie sous un feu violent d'artillerie, par son calme et son courage, malgré les pertes nombreuses. Grièvement blessé, n'a quitté son poste qu'en s'efforçant de ne pas causer d'inquiétude à ses hommes.

Médecin auxiliaire PEAUD, 137^e d'infanterie : toujours fait preuve d'un dévouement absolu. Lors de l'attaque du 10 novembre, les boyaux de l'artillerie étant remplis de troupes, s'est porté en première ligne en terrain découvert sous une grêle de balles pour aller secourir un blessé.

Adjudant LETERTRE, 93^e d'infanterie : le 23 septembre a pris et exercé le commandement de sa compagnie dans des conditions particulièrement difficiles, alors que les officiers et sous-officiers plus anciens que lui venaient d'être tués ou blessés. Toujours prêt à prendre part aux missions périlleuses, est un modèle de bravoure.

Sergent-major CHARPENTIER, 93^e d'infanterie : sous-officier très brave et d'une rare énergie. S'est conduit brillamment au feu dans tous les combats, et refuse systématiquement depuis 5 mois de quitter sa tranchée, quoique perclus de rhumatismes, continuant à assurer son service et à donner à tous l'exemple d'une indomptable endurance.

Sergent VIEL, 354^e d'infanterie : s'est spontanément glissé en plein jour, jusqu'à quelques mètres de la tranchée allemande fort malicieusement occupée, pour la reconnaître, et a rapporté des renseignements précieux. A été légèrement blessé. Est un modèle de bravoure et d'audace.

Soldat MONDAIN, 93^e d'infanterie : au cours d'un mouvement de repli, est resté en arrière sous le feu, pour accompagner son lieutenant, qui, blessé, marchait péniblement, et panser sa blessure. Atteint lui-même à l'épaule, a fait preuve du plus grand dévouement et d'audace.

Soldat DORIER, 30^e d'infanterie : bien que contusionné par l'explosion d'une mine, où plusieurs de ses voisins ont trouvé la mort, est resté à son poste contre un ennemi de beaucoup supérieur en nombre. Percé de neuf coups de baïonnette, est tombé inanimé au cours du combat.

Soldat JONAU, 3^{re} de marche du 1^{er} étranger : pendant un fort bombardement, est resté à son poste de guettement ; atteint par un éclat d'obus a murmuré à son lieutenant qui arrivait près de lui. « Je suis sentinelle et je ne quitterai pas ma place. » Est mort en arrivant au poste de secours.

Soldat MOISAN, 65^e d'infanterie : quoique marié et père de famille, s'est offert depuis le commencement de la campagne pour toutes les missions périlleuses, a été blessé grièvement à quelques mètres des tranchées allemandes, en essayant de surprendre un poste d'écoute.

57^e régiment d'artillerie.

Chef d'escadron **SEGUELA** : détaché auprès des commandants des diverses attaques exécutées depuis le 16 février, a fait preuve des plus belles qualités d'initiative et de décision et permis, par son action personnelle, de réaliser d'une manière remarquable, soit pendant les attaques, soit au moment des contre-attaques, l'action concordante de l'artillerie et de l'infanterie.

Sous-lieutenant **TRANIE** : a fait preuve d'intelligente initiative et de grand courage en exécutant, depuis le 16 février, sur le front, des attaques appuyées par l'A. C. et jusque sur les lignes d'assaut des reconnaissances périlleuses qui ont permis de faire des tirs très utiles à la progression de l'infanterie.

18^e régiment d'artillerie.

Sous-lieutenant **LAFONT** : ayant été placé avec une pièce dans une position très avancée et très périlleuse, a pris l'initiative, le 20 décembre 1914, d'ouvrir brusquement le feu sur une contre-attaque allemande et a réussi à la faire échouer, grâce à son sang-froid, à son habileté et à l'activité multipliée qu'il a su obtenir de son personnel. Déjà antérieurement blessé à la tête par un éclat d'obus, n'avait pas consenti à être évacué.

Sous-lieutenant **BROUILLAC** : a organisé dans son groupe, avec un entrain et un dévouement dignes de tout éloge, le service de l'observation aux tranchées, circulant en permanence dans les boyaux avancés pour assurer le contrôle du tir et la transmission des renseignements.

3^e régiment d'artillerie lourde.

Lieutenant **CHAIX** : le 1^{er} mars, la batterie ayant été prise sous un feu violent d'obusiers de 150, une des pièces ayant été mise hors d'usage, tous les sergents tués ou blessés, a fait preuve du plus grand sang-froid, en assurant avec les autres pièces l'exécution du tir en cours, bien que le feu des obusiers continuât.

1^{er} régiment d'artillerie de montagne.

Sous-lieutenant **COURTET** : rempli, depuis deux mois le rôle d'observateur aux tranchées avec beaucoup de courage et d'intelligence, a fourni à plusieurs reprises des renseignements précieux sur les travaux de l'ennemi en les accompagnant de croquis très exacts.

23^e régiment d'artillerie.

Sous-lieutenant **PAGEZY** : dès son arrivée au régiment a rempli les fonctions d'observateur aux tranchées. S'acquitte depuis trois mois de cette mission avec la plus grande intrépidité et jusqu'à la limite de ses forces.

2^e génie, compagnie 17/1.

Sous-lieutenant **MAGNOU** : à la tête de sa section s'est porté à découvert à 100 mètres des tranchées allemandes et a réussi, dans leurs défenses accessoires, une brèche de dix mètres, enlevant une double rangée de chevaux de frise et coupant un réseau de fils de fer de 10 mètres de profondeur. A ainsi donné un bel exemple d'audace, de sang-froid et de courage.

Compagnie du génie 7/13.

Sapeur mineur **JUSSELME** : accompagnant une compagnie d'assaut avec mission de rechercher et détruire les mises de feu dans le retranchement ennemi, s'est élancé au premier signal, est arrivé presque seul, l'infanterie n'ayant pu déboucher. Grièvement blessé, a réussi néanmoins à rejoindre nos lignes, rapportant des renseignements sur la position ennemie.

Sapeur mineur **LEDAL** : accompagnant une compagnie d'assaut avec mission de rechercher et détruire les mises de feu dans le retranchement ennemi, s'est élancé au premier signal, est arrivé presque seul, l'infanterie n'ayant pu déboucher. Est rentré dans nos lignes rapportant des renseignements sur la position ennemie.

Groupe des brancardiers.

Aumônier **THINOT** : étant allé dans la tranchée au moment d'une attaque pour l'accomplissement de son ministère, y a été frappé mortellement pendant qu'il se portait au

secours des soldats ensevelis sous les débris d'une explosion de mine et qu'il exhortait les hommes à faire leur devoir.

P. C. et ravitaillement.

Lieutenant-colonel **MONFLEUR** : arrivé sur le front depuis le commencement d'août, n'a pas cessé un seul jour de diriger et de surveiller les ravitaillements de toute nature du C. A. Par une action personnelle inlassable et de tous les instants, a assuré ce service avec une énergie exceptionnelle, un calme et une fermeté exemplaires, de jour comme de nuit, maintenant l'ordre et la discipline à tous les moments, parfois même sous le feu de l'ennemi.

Chef d'escadron **PLEGE** : venu sur le front bien qu'il pût en être dispensé par suite de son âge, s'est fait remarquer depuis le début de la campagne, par un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge. Chargé à plusieurs reprises de diriger l'organisation du champ de bataille dans la zone même des tranchées de première ligne et sur un terrain violemment battu par l'artillerie s'est acquitté de cette tâche difficile et ingrate à l'entière satisfaction de ses chefs.

22^e régiment d'infanterie coloniale.

Lieutenant-colonel **BONNIN** : dans les journées des 23, 27 et 28 février, a fait preuve de rares qualités de vigueur et de ténacité en dirigeant l'attaque des 3^e et 22^e régiments d'infanterie coloniale, qui ont assuré par des combats acharnés et des attaques répétées la conquête d'un fortin.

Sous-lieutenant **CAZAUX** : au combat du 24 février a maintenu ses hommes pendant toute la nuit contre six contre-attaques; au petit jour, sentant sa troupe épuisée, établit un barrage en arrière et, sautant sur le parapet de l'ouvrage chargea à la baïonnette. Traversé de part en part par une balle, il continua à exciter ses soldats à faire leur devoir en chantant à très haute voix l'hymne « Mourir pour la Patrie.... ». Cet héroïque soldat est mort de ses blessures.

Lieutenant **LELONG** : au combat des 23 et 24 février, a infligé les plus grandes pertes à l'ennemi avec sa section de mitrailleuses placée dans le fortin allemand conquis. A contribué à repousser six contre-attaques; est retourné au feu et lors de la septième contre-attaque, voyant la position perdue, dit à ses hommes : « Je vais vous montrer comment meurt un officier français. » Il se précipita, revolver au poing, sur les Allemands qui se ruayaient en avant, en abattit plusieurs et tomba percé de coups.

Sous-lieutenant **DROUX** : au combat des 23 et 24 février, après avoir enlevé d'assaut une tranchée ennemie, s'y est fait tuer héroïquement avec la plupart de ses hommes plutôt que de l'abandonner.

Sous-lieutenant **AVIET** : a été tué au combat du 23 février en faisant bravement son devoir après avoir maintenu avec énergie toute une journée et toute une nuit sa section sous un bombardement intense.

Capitaine **RAYMOND** : au combat du 28 février, par son énergie a maintenu sa troupe pendant une journée et une nuit entières malgré un violent bombardement qui lui a coûté la moitié de son effectif.

Capitaine **POIRIER** : au combat des 23 et 24 février, a maintenu ses hommes sous le feu avec la plus grande énergie, pendant toute l'action. Ateint par un éclat de bombe au visage, est tombé la face contre terre, se releva dans un sursaut d'énergie, saisit un fusil et se défendit à la baïonnette, tuant plusieurs ennemis; blessé grièvement une seconde fois, tomba de nouveau et fut frappé à coups de talon et de crosse par les Allemands furieux.

Lieutenant **MALLET** : au combat des 23 et 24 février, après avoir brillamment enlevé d'assaut une partie des tranchées allemandes, a maintenu avec énergie sa compagnie sur la position où elle a été presque entièrement détruite. A été grièvement blessé lui-même.

Lieutenant **JACOUTOT** : au combat des 23 et 24 février, est sauté le premier de son bataillon dans les tranchées ennemis et s'y est maintenu avec énergie. Grièvement blessé lors d'une contre-attaque et tombé dans le fond d'un boyau; a continué jusqu'au dernier moment à exhorter ses hommes à maintenir la position tout ce que coûte.

Lieutenant **MONTIGNAULT** : excellents services rendus depuis le début de la campagne. En particulier au combat des 27 et 28 février, appelé à renforcer une attaque, a fait preuve d'énergie, de courage et de solides qualités de chef en maintenant sa compagnie sur le terrain conquis malgré le feu violent et les nombreuses contre-attaques.

Sous-lieutenant **CHAUVIN** : le 28 février, dans l'après-midi, a reconnu sous le feu le plus violent d'artillerie le cheminement pour se rendre à la position qui lui était assignée. A pris les meilleures dispositions pour conduire sa compagnie et réoccuper une partie de la tranchée allemande conquise et momentanément évacuée en raison du bombardement.

Sous-lieutenant **LE BARS** : au combat des 23 et 24 février, a fait preuve de la plus grande bravoure en entraînant sa section pour soutenir une compagnie très menacée, est tombé très grièvement blessé à la tête de ses hommes.

Médecin-major **ROTON** : au combat des 23 et 24 février a fait preuve d'un courage et d'un dévouement remarquables en allant panser les blessés sur la première ligne jusqu'au dernier moment, sous un feu violent, et en faisant ramener grâce à son énergie, le plus grand nombre de blessés possible.

Lieutenant **HERMANN** : officier d'élite, a été tué glorieusement à la tête de sa section de mitrailleuses, le 9 février.

Soldat **CHAUVET** : au combat des 23 et 24 février 1915, a fait preuve du plus grand courage en résistant sur le parapet de la tranchée à une contre-attaque allemande, en luttant corps à corps, a eu son fusil brisé par une grenade, n'a quitté son poste qu'à la dernière minute en emportant un sous-officier grièvement blessé.

Soldat **SIMON** : au combat du 24 février, au moment de la septième contre-attaque, sous un feu extrêmement violent, a enlevé son lieutenant grièvement blessé en le trainant par les pieds sur un espace de 200 mètres entre les lignes allemandes et françaises. A ensuite accompagné le brancardier et a aidé au transport dans des boyaux impraticables, longs de plus d'un kilomètre.

Soldat **SURJOUS** : ayant vu quatre de ses camarades tués au poste d'observation, a pris volontairement leur place; y est resté imperturbablement sous les obus, jusqu'à la fin du combat, alors que son escouade était détruite et a signalé en temps opportun à son capitaine le débouché de toutes les contre-attaques ennemis.

Sergeant **FABRE-BUISSON** : au combat des 23 et 24 février, étant adjoint au commandant d'une section de mitrailleuses, a pris le commandement de cette section après la mort de son chef; étant grièvement blessé, a continué à exercer son commandement et n'a quitté la tranchée pour se faire panser que lorsque ses pièces furent complètement détruites par les obus.

Caporal **DAVOLI** : au combat des 23 et 24 février, a pris le commandement d'une section de mitrailleuses dont tous les autres gradés étaient hors de combat, l'a mise en batterie dans un endroit fort bien choisi; a été blessé. A sauvé ses deux pièces au moment d'une contre-attaque ennemie.

Caporal **CORNY** : au combat des 23 et 24 février, bien que blessé à la tête, a participé à l'assaut et y a déployé le plus grand courage. Blessé une seconde fois, n'est pas allé se faire panser et a combattu jusqu'au dernier moment.

Soldat **ROUBAUD** : a montré la plus grande intrépidité dans la transmission des ordres aux combats des 15 septembre et 20 décembre 1914. A celui du 28 février s'est offert spontanément pour porter un ordre important aux troupes occupant le fortin, s'est acquitté de sa mission avec célérité et adresse, franchissant un passage dangereux d'où aucun de ses camarades n'avait réussi à sortir indemne dans la journée.

Soldat **SERRE** : au combat des 23 et 24 février étant tireur d'une section de mitrailleuses, a sauvé sa pièce au moment d'une contre-attaque ennemie en la ramenant dans nos lignes à travers un terrain extrêmement battu et presque impraticable.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.